

# La religion de la seconde majesté

## —Sur *ALEXANDRE LE GRAND* de Racine—

Hiroko MASHIMO

### I. Le prince guerrier

«Mais, Sire, je ne songe pas qu'en voulant louer V. M. Je m'engage dans une Carrière trop vaste et trop difficile. Il faut auparavant m'essayer encore sur quelques autres Héros de l'Antiquité», écrivait Racine dans son épître au Roi, imprimée dans l'édition détachée de 1666 de sa seconde tragédie. *Alexandre le Grand* n'est pas tant une œuvre qui démontre sa conscience des exigences du métier de poète, qui est de plaire en utilisant des histoires connues de tous, que celle du futur historiographe du roi, qui propose à Louis XIV de faire ce que fit Homère pour Achille : «Ce sera alors que vos Sujets devront consacrer toutes leurs veilles au récit de tant de grandes Actions, et ne pas souffrir que V.M. ait lieu de se plaindre comme Alexandre, qu'Elle n'a eu personne de son temps qui pût laisser à la Postérité la mémoire de ses Vertus»<sup>1</sup>. Ainsi faisait-il allusion au passage de Plutarque qui avait décrit Alexandre enviant Achille d'avoir eu après sa mort un grand héraut pour chanter ses louanges<sup>2</sup>. A ce propos, J. Boch parle de la confusion du rôle du poète avec celui de l'historien :

Il est si certain que les anciens ne considéraient pas les poètes comme de simples conteurs de fable, que nombreux sont les souverains qui en entretenaient dans leur cour pour leur servir de panégyristes. Ainsi, les écrivains ne firent qu'enchâsser des légendes dans le fondement solide d'histoires véritables, en tentant de donner aux premières, non pas la vérité, mais du moins la vraisemblance, afin de satisfaire à la fois le goût de l'esprit humain pour le merveilleux, et son penchant pour la vérité<sup>3</sup>.

Si Racine a voulu représenter son souverain sous l'image du plus grand héros de l'Antiquité, ce n'est pas pour le décrire tel qu'il est, mais tel qu'on se l'imagine : « nous la [Votre Majesté] reverrons peut-être à la tête d'une Armée achever la Comparaison qu'on peut faire d'Elle et d'Alexandre, et ajouter le titre de Conquérant à celui du plus sage Roi de la Terre », affirmait-il dans l'épître dédicatoire à son roi, qu'on n'avait pas encore vu en réalité commander les opérations. Par référence à Alexandre, le vainqueur de Darius, on nommera Louis XIV « Louis le Grand » au lendemain de la paix de Nimègue<sup>4</sup>. Dans la propagande royale, la guerre joue un rôle central dans les représentations et l'imaginaire de l'autorité. « La plus grande puissance de commander »<sup>5</sup> s'identifie parfaitement à la souveraineté du « plus grand roi du monde » comme se désigne lui-même Louis XIV. surtout, ce roi belliqueux, héritier des « Mars Gallicus »<sup>6</sup>, affectionnait particulièrement la guerre de sièges, qui n'est rien d'autre que la manifestation de la puissance de l'État. Il faut que le roi en personne se présente à l'armée pour manifester aux yeux de tous sa force et sa magnificence : « Ils marcheront, Madame, et je n'ai qu'à paraître », dit notre Alexandre à Cléofile<sup>7</sup>. Louis XIV ordonnera un spectacle autour de sa personne, de sa puissance et de sa gloire, à l'aide du poète qui sait mettre en action l'idolâtrie monarchique de son temps et le culte païen que la Renaissance vouait au héros. « Et je prévois qu'à mesure que je prendrai de nouvelles forces, V.M. se couvrira Elle-même d'une gloire toute nouvelle », ainsi garantissait Racine.

Dans *Alexandre le Grand*, nous remarquons bien que « ces grands Dieux » de *La Thébàïde* restent dans l'ombre de l'éclat de « sa haute Majesté »<sup>8</sup>. Nous sommes tentés alors de chercher dans la dimension politique du théâtre le moment théologique, comme l'a bien dit Bossuet : « Dieu a mis dans les Princes quelques chose de divin. C'est donc l'esprit du christianisme de faire respecter les rois avec une espèce de religion, que le même Tertullien appelle très bien « la religion de la seconde Majesté »<sup>9</sup>.

Arrêtons-nous à certains passages des notes du jeune écolier de Port-Royal sur la *Vie d'Alexandre* de Plutarque qui donnent ces mentions :

C'est une chose plus digne d'un roi de surmonter ses passions que de vaincre ses ennemis. — Dieu est le père de tous et adopte pour fils tous les hommes de bien — C'est une grande consolation d'être vaincu par un prince vertueux. — Alexandre ne déroba point la victoire. — C'est une chose digne de la grandeur d'un roi, de souffrir qu'on parle mal de lui lorsqu'il fait bien. — Tâcher de se vaincre en bienfaits, et non en forces<sup>10</sup>.

Racine aurait relu ses exemples notés pour écrire sa seconde tragédie. L'Alexandre de Racine répétera le fameux manifeste du roi de Macédoine, «Jamais on ne m'a vu dérober la victoire» (v.1090), qui a tant été célébré par les historiens<sup>11</sup>. Nous avons déjà vu qu'à Port-Royal, le jeune Racine concevait la lecture de Plutarque comme des leçons morales et historiques : il cherchait dans Plutarque la révélation de vérités et de grands exemples de vie. L'idéal d'un roi tout puissant, mais sage et saint s'y esquissait déjà, et ce thème reviendra constamment dans ses tragédies jusqu'à *Athalie*, tirée des exemples des histoires des rois de la Bible. L'idée que les rois sont des fils de Dieu, que l'écolier de Port-Royal avait relevé dans Plutarque, répondrait bien au verset du psaume LXXXI, «Vous êtes des dieux, des fils du Très-Haut!»<sup>12</sup>. D'ailleurs, le psalmiste fait dire à David que c'est Dieu qui forme les princes guerriers : «Que le Seigneur mon Dieu soit béni, lui qui apprend à mes mains à combattre, et à mes doigts à faire la guerre»<sup>13</sup>.

Si le poète débutant insiste sur la fidélité à l'histoire en toutes choses— il avertit surtout que les amours d'Alexandre et de Cléofile sont dans Justin—, c'est qu'il sait bien qu'on n'aime que la vérité, même dans ses divertissements. Ainsi déclare-t-il dans sa première préface :

Je ne répons rien à ceux qui blâment Alexandre de rétablir Porus en présence de Cléofile. C'est assez pour moi que ce qui passe pour une faute auprès de ces Esprits qui n'ont lu l'Histoire que dans les Romans, et qui croient qu'un Héros ne doit jamais faire un pas sans la permission de sa Maîtresse, a reçu des louanges de ceux qui étant eux-mêmes de grands Héros, ont droit de juger de la vertu de leurs pareils<sup>14</sup>.

Tout de même, il est assez préoccupé de «plaire» pour faire de son héros l'esclave de l'amour galant qui avoue «sa défaite» devant les «beaux yeux» de son amante<sup>15</sup>. Que les qualités dominantes du héros de Plutarque, la grandeur d'âme (ἐγκράτεια) et l'humanité (φιλανθρωπότης), apparaissent d'abord à l'égard des femmes, l'Alexandre de Racine s'en souvient<sup>16</sup>, et il se veut avant tout le plus parfait galant de la meilleure société, pour ne pas dire «un freluquet amoureux»<sup>17</sup>. Il est vrai, comme les critiques en avaient beaucoup parlé, que dramaturgiquement, l'amour et l'héroïsme se tuent en s'affirmant, au lieu de produire des effets conjugués. Mais peu importe pour les spectateurs : ils voient dans cette pièce Louis XIV s'élever jusqu'au mythe du prestigieux conquérant amoureux, satisfaisant une aspiration qui dépasse son individu :

Maintenant que mon bras engagé sous vos lois  
Doit soutenir mon nom et le vôtre à la fois,  
J'irai rendre fameux par l'éclat de la Guerre  
Des Peuples inconnus au reste de la Terre,  
Et vous faire dresser des Autels en des lieux  
Où leurs sauvages mains en refusent aux Dieux. (v.935-940)

## II. Alexandre ravageur

Or, dans le contexte chrétien, le nom d'Alexandre est souvent associé aux horreurs de la guerre et au déguisement des passions vicieuses comme la conquête, le pillage, la jalousie, le désir de gloire. «Le Saint-Esprit» faisait dire à Bossuet «Alexandre ravageur» :

Considérez, je vous prie, les César et les Alexandre, et tous ces autres ravageurs de provinces que nous appelons conquérants : Dieu ne les envoie sur la terre que dans sa fureur. Ces braves, ces triomphateurs, avec tous leurs magnifiques éloges, ils ne sont ici-bas que pour troubler la paix du monde par leur ambition démesurée. Ont-ils jamais fait une guerre si juste où ils n'aient opprimé une infinité d'innocents<sup>18</sup>?

Saint Augustin parlait aussi des brigandages d'un Alexandre. Empruntant à Cicéron l'épisode d'Alexandre et du pirate, il tâchait de nous persuader que sans la justice, les royaumes sont des sociétés de brigands<sup>19</sup>.

Et Racine lui-même dénonce par la bouche de Porus les maux provoqués par la guerre de conquête :

La Paix! Ah de sa main pourriez-vous l'accepter?  
 Hé quoi? nous l'aurons vu par tant d'horribles guerres,  
 Troubler le calme heureux dont jouissaient nos terres,  
 Et le fer à la main entrer dans nos États,  
 Pour attaquer des Rois qui ne l'offensaient pas?  
 Nous l'aurons vu piller des Provinces entières,  
 Du sang de nos Sujets faire enfler nos Rivières,  
 Et quand le Ciel s'apprête à nous l'abandonner,  
 J'attendrai qu'un Tyran daigne nous pardonner? (v.144-152)

C'est au premier livre des Maccabées que Racine a emprunté l'image d'un grand conquérant, «de qui tous les Princes et tous les peuples recevaient les lois, et devant lequel toute la terre se tut»<sup>20</sup>. Tout en évoquant ainsi l'éblouissante carrière d'Alexandre, roi de Macédoine d'abord, puis des Grecs, des Perses et des Mèdes, qui finira par étendre son empire des rives du Nil à celles de l'Indus, le poète en arrive à faire pencher la balance en faveur d' «une jeune princesse» par rapport à ces «tant d'États» (v.943) :

Quand l'Océan troublé vous verra sur son onde  
 Achever quelque jour la conquête du Monde,  
 Quand vous verrez les Rois tomber à vos genoux,  
 Et la Terre en tremblant se taire devant vous,  
 Songerez-vous, Seigneur, qu'une jeune Princesse  
 Au fond de ses États vous regrette sans cesse,  
 Et rappelle en son cœur les moments bienheureux  
 Où ce grand Conquérant l'assurait de ses feux? (v.945-952)

Chez Racine, ce thème biblique ne se vérifie plus en tant que tel, mais s'intègre dans une imagerie d'un roi de guerre et de triomphe terrassant, par sa seule présence, tous ses ennemis. Tout cela fait un vif contraste avec la lamentation élégiaque d'une jeune princesse. Or, dans la réflexion d'un esprit port-royaliste qui lisait la Bible en s'attachant particulièrement aux explications de saint Augustin, la triomphale image d'Alexandre s'achève sur un rappel de la mortalité, de la faiblesse, et de la nature pécheresse. Sacy, qui donna la première traduction commentée de la Bible en langue vulgaire, faisait ces commentaires sur les Maccabées :

Mais il[le Saint-Esprit] ne nous le[Alexandre] représente sous cette idée d'un conquérant de toute la terre, que pour nous faire comprendre plus sensiblement le néant de cette gloire qu'on estimait tant. [...] Mais après s'être rendu maître des rois et des peuples, il tomba malade, et il reconnut qu'il devait bientôt mourir. C'est donc là que toutes les grandes conquêtes d'Alexandre se sont terminées. Son cœur s'est enflé d'orgueil, comme s'il avait été immortel, en se voyant victorieux de l'univers. Mais la maladie lui fait à la fin connaître qu'il est homme comme un autre<sup>21</sup>.

L'enfant de Port-Royal ne devait pas ignorer ce sens du «néant» de la gloire. Mais avide de hauts faits comme le prince macédonien, le jeune poète s'empresse d'identifier son roi avec Alexandre qui s'identifie aux dieux, en laissant dans l'ombre la mort prochaine de ce grand conquérant.

### III. «Vous êtes des dieux»

En effet, les historiens admettent généralement qu'Alexandre descendait d'Héraclès et d'Achille. Plutarque rapporte d'ailleurs que son père n'était peut-être pas Philippe, mais Zeus, comme l'oracle d'Ammon l'avait proclamé<sup>22</sup>. Par ailleurs, Diodore, Quinte-Curce et Plutarque s'accordent à nous montrer Alexandre jouant le rôle de Dionysos, dieu du vin et de l'ex-tase bachique, à qui était attribuée la conquête de l'Inde. Alexandre arrivant en Inde est considéré d'ores et déjà en 325 comme un dieu, et

accueilli comme le troisième fils de Zeus après Dionysos et Héraclès<sup>23</sup>. Racine n'a pas manqué de suggérer ce mythe d'Alexandre dans sa tragédie :

Nous rendons ce qu'on doit aux illustres exemples,  
 Vous adorez des Dieux qui nous doivent leurs Temples.  
 Des Héros qui chez vous passaient pour des Mortels,  
 En venant parmi nous, ont trouvé des Autels. (v.485-488)

Mais Plutarque nous avait bien averti que toute cette croyance n'était pour le roi macédonien qu'un moyen de domination :

En général, avec les barbares il était hautain et donnait l'impression d'être absolument convaincu de sa naissance et de sa filiation divine, tandis qu'avec les Grecs il mettait de la mesure et de la discrétion à se déifier<sup>24</sup>.

C'est Porus, dans la tragédie racinienne, qui ne se laisse pas aveugler par la superstition :

Tout le reste ébloui de ses moindres exploits  
 Sont venus à genoux lui demander des lois,  
 Et leur crainte écoutant je ne sais quels Oracles  
 Ils n'ont pas cru qu'un Dieu pût trouver des obstacles.  
 Mais nous, qui d'un autre œil jugeons des Conquérants,  
 Nous savons que les Dieux ne sont pas des Tyrans,  
 Et de quelque façon qu'un Esclave le nomme,  
 Le Fils de Jupiter passe ici pour un homme.  
 Nous n'allons point de fleurs parfumer son chemin, [...] (v.575-583)

Alexandre, de son côté, utilise cette croyance pour prendre les autels aux dieux et se faire honorer comme un dieu. «J'irai rendre fameux par l'éclat de la Guerre», «Et vous faire dresser des Autels en des lieux / Où leurs sauvages mains en refusent aux Dieux» (v.935, 939-940), dit-il bien à Cléofile. En effet, à la fin de la guerre de

Hollande, l'académicien Paul Tallemant déclarera :

Louis est la tête qui fait mouvoir tant de bras [...]. Nouveau Jupiter, il lance la foudre, et tous ses Lieutenans, comme autant de bras, font sentir les effets de sa colère en tant de climats différents, que tout l'Univers en résonne ; en Flandres, en Allemagne, en Catalogne, en Sicile, à Cayenne, à Tabago; la victoire vole incessamment d'un bout du monde jusqu'à l'autre<sup>25</sup>.

C'est ainsi que l'éclat de la guerre va s'intégrer à celui de la majesté, qui est «l'image de la grandeur de Dieu dans le prince»<sup>26</sup>. Taxile, qui vient de voir Alexandre, rapporte à Cléofile comment était ce fameux vainqueur :

D'abord ce jeune éclat, qu'on remarque en ses traits,  
 M'a semblé démentir le nombre de ses faits.  
 Mon cœur plein de son nom n'osait je le confesse  
 Accorder tant de gloire avec tant de jeunesse  
 Mais de ce même front l'héroïque fierté,  
 Le feu de ses regards, sa haute Majesté  
 Le font bientôt connaître. Et certes son visage  
 Porte de sa grandeur l'infailible présage,  
 Et sa présence auguste appuyant ses projets,  
 Ses yeux comme son bras font partout des sujets.  
 Il sortait du combat. Et tout couvert de Gloire,  
 Je croyais dans ses yeux voir briller la Victoire. (v.839-850)

En un instant «sa haute Majesté» prend la physionomie de Louis XIV lui-même, et la «comparaison qu'on peut faire d'Elle et d'Alexandre» enclenche la comparaison du roi avec Dieu. «En ses traits», les spectateurs ne lisent-ils pas «une marque de divinité» que «Dieu met sur le front des souverains et sur leur visage»<sup>27</sup>? Ce parallèle du roi et de Dieu, fondée sur la formule *Dii estis* du psaume LXXXI : «Vous êtes des dieux, des fils du Très-Haut!», était devenu traditionnel au XVIIe siècle<sup>28</sup>, depuis qu'en 1625, Richelieu avait obtenu de l'As-

semblée du clergé la déclaration suivante :

Eux-mêmes [les rois] sont dieux, choses qu'on ne peut pas dire avoir inventée par la servile flatterie et complaisance des païens. Mais la vérité même le montre si clairement en l'Écriture sainte que personne ne peut le nier sans blasphème ni en douter sans sacrilège.

Dans le *Sermon sur les devoirs des rois* de 1662, Bossuet s'était appuyé sur ce texte biblique pour définir le caractère sacré des rois, en faisant une allusion à la croyance populaire au signe sacré que portait le souverain. Et dans sa *Politique*, il réutilisera ce texte pour établir que Dieu a «mis dans les princes quelque chose de divin», et qu'«il y a donc quelque chose de religieux dans le respect qu'on rend au prince». C'est bien ce que Tertullien appelle «la religion de la seconde majesté», explique Bossuet :

Cette seconde majesté n'est qu'un écoulement de la première; c'est dire de la divine, qui pour le bien des choses humaines, a voulu faire rejaillir quelque partie de son éclat sur les rois<sup>29</sup>.

Dieu est la sainteté même, la bonté même, la puissance même, la raison même. En ces choses est la majesté de Dieu. En l'image de ces choses est la majesté du prince<sup>30</sup>.

#### IV. Dieux de terre

Mais ce roi-dieu est aussi un roi-homme. Bossuet saisit bien l'accent que le psalmiste met sur ce point : «Vous êtes des dieux [...] Mais, ô dieux de chair et de sang, ô dieux de boue et de poussière, vous mourrez comme des hommes»<sup>31</sup>. Notre Alexandre mourra, c'est sûr, et Cléofile voit déjà sa mort prochaine sur la scène :

Et peut-être le Sort, dont la secrète envie  
N'a pu cacher le cours d'une si belle vie,  
Vous attend en ces lieux, et veut que dans l'oubli

Votre Tombeau du moins demeure enseveli. (v.1365-1368)

Pour grands que soient les rois, leur majesté se termine à mort. Il serait plus conforme à l'esprit chrétien de le rappeler, avant que la grandeur d'un roi un peu fanfaronne dicte à Porus ce beau cri emprunté à Plutarque<sup>32</sup> :

Alexandre  
Comment prétendez-vous que je vous traite?  
Porus  
En Roi. (v.1567-1568)

Ici, l'esprit de royauté s'impose et imprime chez les spectateurs le respect, la vénération et la crainte envers les rois. Le poète achève le tableau pompeux des vertus et de la gloire d'Alexandre avec les louanges que donnent Porus son rival et Cléofile son amante:

Je me rends. Je vous cède une pleine Victoire.  
Vos vertus, je l'avoue, égalent votre gloire.  
Allez, Seigneur, rangez l'univers sous vos lois,  
Il me verra moi-même appuyer vos Exploits. (v.1601-1604)

Je ne murmure point contre votre Vertu.  
Vous rendez à Porus la vie et la couronne,  
Je veux croire qu'ainsi votre Gloire l'ordonne, (v.1608-1610)

Il est vrai qu'*Alexandre le Grand*, où le jeune écrivain subit l'influence de ses prédécesseurs et s'y plie, fut une tragédie historique et héroïque manquée. On reprochait à l'auteur d'avoir accommodé l'histoire «à la sauce douce». «Tous les héros ne peuvent pas être des Céladons», dira-t-il lui-même dans la Préface d'*Andromaque*. Toutefois l'imagerie enthousiaste et grandiose de cette pièce a bien captivé l'esprit du roi qui se prétendait un de ces «Alexandres de notre Siècle», ces «premières Personnes de la Terre». La pièce se donne comme une expression complaisante et parfaite de la doctrine de la

monarchie absolue, liée à l'idée du droit divin des rois. À travers ces vers qui célèbrent le prince macédonien en action de gloire et de guerre, le théâtre ne retentit-il pas de «Rois, vous êtes des dieux» du psaume LXXXI? En effet, le temps fut propre pour donner cette pièce. Après la paix de Nimègue qui met fin à la guerre de Hollande, Louis XIV n'aura plus besoin des princes-modèles de l'histoire ancienne, de la mythologie ou de l'allégorie : sur le projet iconographique de la Galerie des Glaces, Colbert recommandera au responsable, Charles Le Brun, de «n'y rien faire entrer qui ne fust conforme à la vérité». À la place du cercle sur le thème d'Apollon ou d'Hercule, y sera représentée l'histoire sur les conquêtes du roi du plus puissant royaume d'Europe.

Dans *Alexandre le Grand*, on ne parle pas des divinités méchantes que les personnages de *La Thébàïde* imploraient avec des meurtres et des prières lugubres. La scène d'*Alexandre* n'en a pas moins une allure liturgique, qui est inséparable de la manifestation des dieux dans les cultes et les jeux solennels. Seulement il ne s'agit pas ici de «dieux faux», *simulacra-daemonia*<sup>33</sup> dont saint Augustin parle de la malfaisance, mais bien de l'homme qui a été fait «à l'image de Dieu», *imago Dei*<sup>34</sup>. Le poète s'est même réclamé de la croyance populaire au signe sacré que portait le souverain pour exalter le caractère religieux de la royauté.

C'est *Andromaque* qui va connaître la représentation figurative de ses propres divinités, où les *simulacra* font leur apparition, quand Racine importe et adopte dans son théâtre le culte des divinités grecques.

## Notes

1. J.Racine, *Alexandre le Grand*, Épître au Roi, *Œuvres complètes*, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», t.I, éd. de G.Forestier, 1999, p.124.
2. Au tombeau d'Achille, en déposant des couronnes, Alexandre disait : «Bienheureux es-tu, Achille, d'avoir eu de ton vivant un ami fidèle et, après ta mort, un grand héraut de ta gloire!» (Plutarque, *la Vie d'Alexandre*, 672C, texte établi et traduit par Robert Flacelière et E.Chambry, *Vies*, Les Belles Lettres, 1975, t.IX).
3. J.Boch, *Les Dieux désenchantés*, Champion, 2002, p.62.
4. Dans son *Histoire des rois de France*, M. de Marolles évoque la prise de Stenay en 1654 comme un siège qui fut entrepris en présence du jeune Louis XIV.
5. Cf. J.Bodin, *La République*, 1576.

6. *Mars Gallicus* est un violent pamphlet paru par en 1635 contre les rois de France, l'année même de l'intervention militaire de la France dans la guerre de Trente ans. L'auteur de ce pamphlet, Jansénius, accuse les rois d'être, depuis les Mérovingiens, des criminels, des usurpateurs, des hérétiques, alliés des musulmans et des protestants, ennemis de la chrétienté.
7. J.Racine, *Alexandre le Grand*, v. 1374.
8. *Ibid.*, v. 844.
9. J.-B. Bossuet, *Politique tirée des propres paroles de l'Écriture sainte* (abr. *Politique*), éd. Critique de J. Le Brun, Genève, Droz, 1967, livre III, article II.
10. J.Racine, *Notes sur les ŒUVRES MORALES, GEF*, t.VI, p.298.
11. C'est la réponse d'Alexandre à Parménion, qui lui conseille, avant la bataille d'Arbèles, d'attaquer la nuit. Cf. Plutarque, *Vie d'Alexandre le Grand*, LVIII.
12. J. Truchet nous fait remarquer que ce verset du psaume s'adresse aux juges plutôt qu'aux rois, et qu'il est artificiel de fonder sur ce texte l'idée d'un droit divin des rois, tout en affirmant que cette application était devenue traditionnelle en France depuis l'Assemblée du clergé de 1625. Voir à ce sujet, J. Truchet, *Politique de Bossuet*, Armand Colin, 1966, p.81.
13. Psaume CXLIII, 1 (trad.Lemaître de Sacy).
14. J.Racine, *Alexandre le Grand*, Préface de 1666-1672, p.126.
15. *Ibid.*, v.921-928 et v.933-940.
16. Plutarque, *la Vie d'Alexandre*, 676C-E et 682A-E; J.Racine, *Alexandre le Grand*, v.783-786.
17. Pradon, *Le Triomphe de Pradon*, 1684.
18. J.-B. Bossuet, *Sermon pour la fête de la Circoncision*, 1653, in J. Truchet, *Politique de Bossuet*, Armand Colin, 1966, p.284.
19. *De civ. Dei*, IV, 4.
20. Bible de Sacy, «sens littéral et spirituel» de I Maccabées, ch.I, v.4,5,6, Bruxelles, Eugène Henry Fricx, 1717, p.13. Cf. J.Racine, *Alexandre le Grand*, Épître au Roi. Racine cite I Maccabées, I, 3 dans les vers 946-948 de la tragédie.
21. Bible de Sacy, «sens littéral et spirituel» de I Maccabées, ch.I, v.4,5,6, Bruxelles, Eugène Henry Fricx, 1717, p.13.C'est aux environs de 1660 que Sacy commença son explication de l'Écriture. Le privilège pour l'impression des Maccabées fut obtenu le 17 août 1677.
22. Plutarque, *Vie d'Alexandre*, 665C-E et 680C-F. Selon Plutarque, le prophète avait appelé «mon fils»(paidion), mais dans sa prononciation barbare, il achoppa sur la dernière lettre et dit, en substituant au nu un sigma : «fils de Zeus»(paidios); Alexandre goûta fort ce lapsus et le bruit se répandit qu'il avait été appelé «fils de Zeus» par le dieu.
23. Voir Quinte-Curce, *Vie d'Alexandre*, VIII,10.
24. Plutarque, *Vie d'Alexandre*, 681A.

25. P.Tallemant, *Discours à l'Académie*, le 25 août 1677.
26. J.-B. Bossuet, *Politique*, livre V, article IV.
27. J.-B. Bossuet, *Sermon sur les devoirs des rois*, 1662, in J. Truchet, *Politique de Bossuet*, Armand Colin, 1966, p.82; cf. *Politique*, livre V, article IV.
28. Mme de Sévigné par exemple, écrira à sa fille le 13 juin 1685 : «On nous mande (ceci est *fuor di proposito*, mais ma plume le veut) que les minimes de votre Provence ont dédié une thèse au Roi où ils le comparent à Dieu, mais d'une manière où l'on voit clairement que Dieu n'est que la copie. On l'a montrée à Monsieur de Meaux, qui l'a montrée au Roi disant que sa Majesté ne doit pas la souffrir. Il a été de cet avis. On l'a renvoyée en Sorbonne pour juger ; elle a dit qu'il la fallait supprimer. Trop est trop. Je n'eusse jamais soupçonné des minimes d'en venir à cette extrémité» (*Lettres*, éd.par R.Duchêne, Bibl.de la Pléiade, t.III, 1978, p.202).
29. J.-B. Bossuet, *Politique*, livre III, article II.
30. *Ibid.*, livre V, article IV.
31. *Ibid.*
32. Plutarque, *Vie d'Alexandre*, 699C : «Alexandre lui demanda comment il fallait le traiter : «En roi» répondit-il. Alexandre lui demanda encore s'il n'avait rien d'autre à ajouter : «Non, dit-il; tout est compris dans ce seul mot : en roi (Βασιλικός)». Racine a adopté ici une autre version que Quinte-Curce, qui souligne justement la caducité de la félicité des hommes (*Vie d'Alexandre*, VIII,14).
33. *De civ. Dei*, VI, préface.
34. *Ibid.*, XI,2.